

En finir avec la précarité

pour la suite du monde **Laura Doyle Péan**

Cet été, l'obtention d'une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec m'a permis, pour la première fois, de me consacrer à ma pratique artistique à temps plein. Je me suis nourri-e d'œuvres splendides lors du Festival TransAmériques, du Festival de jazz et du Festival d'été de Québec, j'ai composé une douzaine de textes à propos desquels je ressens une réelle fierté, et j'ai lu, beaucoup plus qu'à tout autre moment de l'année. J'ai notamment entamé la lecture de *pleasure activism* d'adrienne maree brown, livre qui m'a accompagné-e à travers mes réflexions sur le surmenage et mon incapacité à refuser des projets même lorsque je frôle l'épuisement – j'en parlais dans ma chronique du dernier numéro de *LQ*.

Rester dans la joie

Pendant quatre mois, j'ai reconnecté avec moi-même, j'ai appris à débloquent de plus en plus rapidement l'idéation créative et, surtout, je me suis senti-e extrêmement heureux-se. Cela dit, à l'approche des remises de textes, je sentais toujours mon niveau d'irritabilité monter. Autant me consacrer à la création m'apportait un pur bonheur, autant le stress de la remise des projets pouvait gâcher ma semaine, faire augmenter mon eczéma.

Il me semble qu'une question s'impose : comment *rester* dans la joie ?

Dans l'introduction de son livre, adrienne maree brown invite les lecteur-rices à remarquer ce qui contribue à leur bien-être, à créer plus d'espaces où iels se sentent complet-ètes et vivant-es, à réduire les espaces opprimants et la souffrance non nécessaire. Pour l'autrice, le plaisir (tant qu'il n'affecte pas le bien-être des autres) est une mesure de liberté. Or, si la page est pour moi un espace d'expérimentation avec la libération et la liberté, les conditions dans lesquelles créent la plupart des artistes au Québec sont loin d'être libératrices.

L'abondance

En août, à l'occasion de la retraite estivale de la Fondation Loran, j'ai eu le plaisir d'assister à une conversation avec l'actrice néo-écossaise Courtney Ch'ng Lancaster et la poète edmontonienne Kathryn Lennon. Courtney a raconté qu'en début de carrière, elle pensait devoir dire oui à tout, de peur que personne ne veuille plus travailler avec elle. Au fil des années, elle a réalisé que d'autres occasions finissaient toujours par se présenter à elle.

Son témoignage m'a marqué-e, considérant ma propension à toujours dire oui. Dans la dernière année, j'ai accepté énormément de contrats,

que j'ai tous adorés, mais j'ai parfois dépassé mes limites d'énergie et de temps. Mon oui-par-défaut vient possiblement d'une peur de disparaître après un refus, comme ces mères qui confiaient, lors de la journée d'échanges *État des lieux*¹, ne plus recevoir de contrats de la part des théâtres et des compagnies depuis leur accouchement. Ou alors, peut-être que mon oui-par-défaut résulte de la précarité de notre milieu et de la *gig economy*, qui nous garde face à la peur d'une raréfaction du travail. Dans *A Feminist Reading of Debt*, Luci Cavallero et Verónica Gago parlent de l'endettement comme mécanisme de soumission qui conditionne les personnes à tolérer des conditions de travail médiocres et des emplois qui ne leur conviennent pas. Et comme l'expliquait Dr^e Carolina Cambre dans mon cours d'économie féministe, le fait d'avoir des dettes à payer ou d'occuper un emploi précaire, sans congés de maladie, assurances ni autres bénéfices, encourage les travailleur-ses, inquiet-ètes de ne pas avoir de contrat le mois suivant ou de devoir encourir des dépenses imprévues, à multiplier les projets et les *gigs*.

Sortir les dettes du placard

Le remboursement de sa dette remplace alors le désir comme facteur décisionnel. En tant que société, combattre la précarité est donc nécessaire pour permettre à toutes de se reconnecter à ses désirs. Pour ce faire, Cavallero et Gago proposent